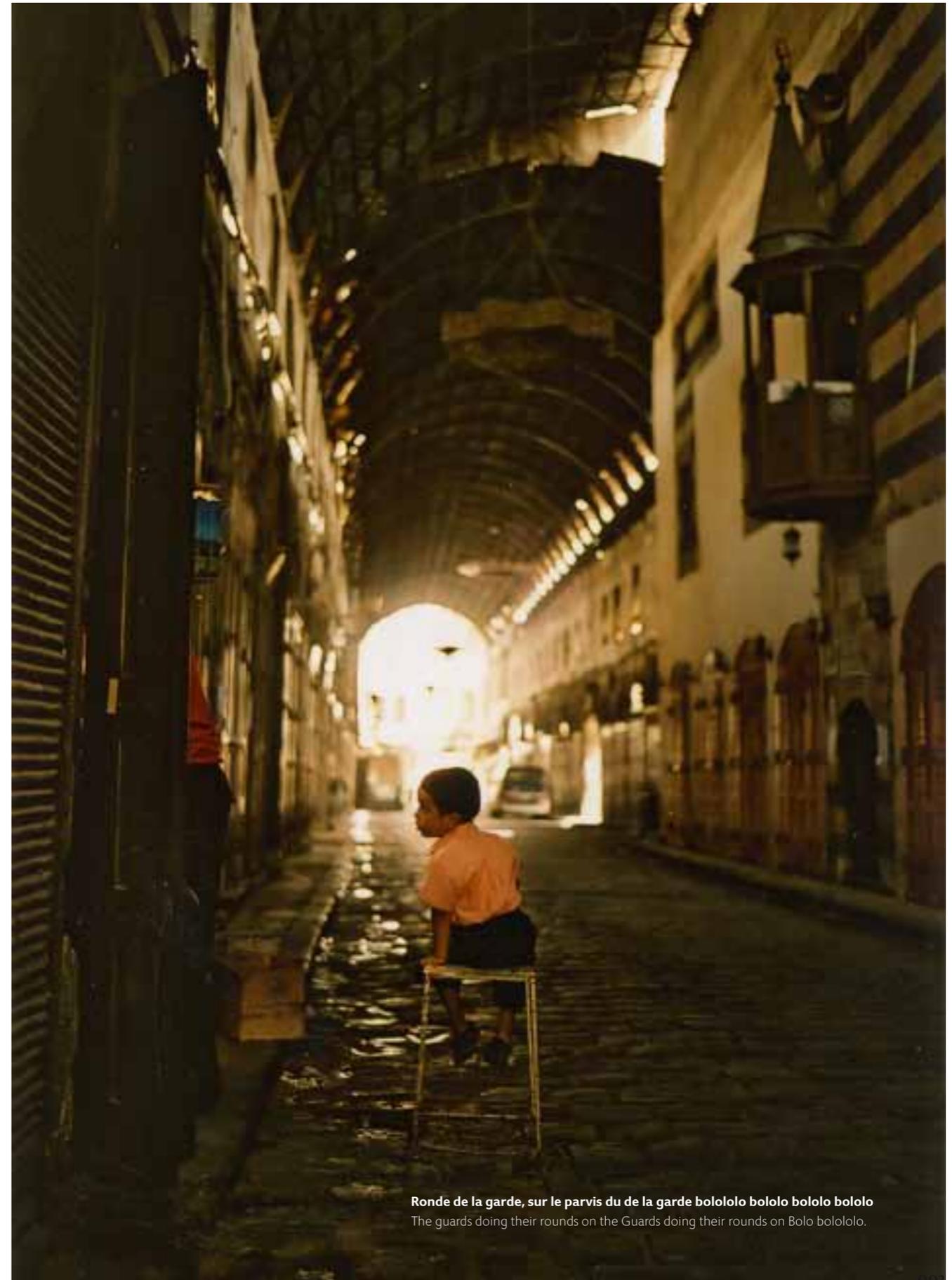


DAMAS, L'AUTRE CHEMIN

ASSYRIENNE, PERSE, HELLÉNISTE, ROMAINE, BYZANTINE ET OTTOMANE. À LA CROISÉE
DES HOMMES. MUSULMANS, CHRÉTIENS, JUIFS ET SÉMITES. AMPLE COMME UN ACCORD
DE LUTH, SERRÉE COMME LE BOIS DE ROSE, RENCONTRE AVEC CETTE VILLE ÉTERNELLE.

— Texte Virginie Luc Photos Philippe Bordas



Ronde de la garde, sur le parvis du de la garde bolololo bololo bololo bololo
The guards doing their rounds on the Guards doing their rounds on Bolo bolololo.

Du haut du mont Qassioun, on peut l'embrasser d'un seul regard. Là même où le prophète Mahomet se contenta de l'admirer, redoutant de pénétrer deux fois le paradis... Contempler Damas, la plus ancienne cité du monde, c'est ressusciter toute l'aventure humaine, depuis les premiers jours de la création. Elle fut témoin du meurtre d'Abel par son frère Caïn, et, selon les Actes des Apôtres, de la révélation de Saül. C'est sur le chemin de Damas, que le juif persécuteur des chrétiens reçut la connaissance de Dieu et devint son plus fervent défenseur sous les traits de saint Paul... Damas dit aussi la fin puisque, selon la tradition locale, le minaret de Jésus le plus haut de la mosquée des Omeyyades – serait le lieu par où le fils de Marie reviendrait pour le Jugement dernier...

Il n'y a plus de trace de la célèbre Ghouta chantée par les poètes arabes comme une préfiguration du paradis. L'oasis originelle, promesse des caravaniers, a depuis longtemps disparu, ensevelie sous l'urbanisation intensive de la ville. La métropole arabe accumule en sa périphérie les faubourgs bourgeois à l'architecture mandataire et art déco, les banlieues populaires et les quartiers des immigrants (afflux de réfugiés palestiniens depuis 1948 et, depuis 2004, irakiens). Au cœur de l'écheveau de constructions, dominées par les lances de pierre des minarets, les murailles de la vieille ville, à peine, se dessinent.

Dans la vieille ville

Bab Sharki. La porte orientale s'ouvre sur le quartier chrétien, traversé par la Via Recta jusqu'à l'Arc romain, vieux de deux mille ans. Le taxi n'ira pas plus loin. On entre dans le souk Hamidiyeh à pied, avec l'humilité d'un pèlerin. Le lieu est protégé du soleil par une charpente de métal percée de mille éclats (vestiges, selon certains, des bombardements de l'occupant français pour mater l'insurrection syrienne en 1925).

La remontée de la voie dans la clarté diffuse et les effluves doux d'olive, cardamome, lauriers et jasmins. Irrésistiblement, l'agitation des caravansérails distille un sentiment d'inquiétude mêlée d'attirance. Des hommes coiffés de keffichs se tiennent dans l'embrasure des échoppes. Des ombres noires aux mains gantées s'absorbent devant nous, enveloppées de silence. La rumeur s'amplifie, la foule se presse, les cris des marchands se font de plus en plus stridents, les étals regorgent d'épices, de fruits, de sucres.

Bientôt, on laisse derrière soi l'arche du temple de Jupiter. Alors seulement, sur l'esplanade éblouie, elle se dresse dans une lumière trop blanche : la mosquée des Omeyyades. Joyau de l'islam qui concilie sans les confondre les arts romain, byzantin et ottoman. Qui invite musulmans et chrétiens autour du tombeau de Jean-Baptiste (ou prophète Sidi Yahya). Qui autorise la prière, l'étude, le repos tout autant que les jeux d'enfants...

Dans la grande salle des prières, assis sur le sol tapissé, le dos contre le marbre frais, on s'abandonne à la langueur des minutes ralenties.

Au-dedans

Dans les ruelles chaudes et bruissantes, les mots du poète Adonis, comme un sésame, ouvrent la voie. «Je marche vers moi et vers tout ce qui vient». Quelque chose se joue malgré nous qui, peu à peu, nous ancre dans l'Orient, dans la «Mémoire du vent», chère au poète.

Elias Shanir, 34 ans, est ébéniste. Après des études de tourisme, il a préféré revenir auprès des siens, dans la fabrique de bois de son père, pour reprendre le geste immémorial. Il assemble de fines baguettes d'essences



Ronde de la garde, sur le parvis du Palais royal bolo bo bololo
Ronde de la garde, sur le parvis du Palais royal
bolo bo bololo The guards doing their rounds on the Royal Palace
The guards doing their rounds on the Royal Palace







Ronde de la garde, sur le parvis du Palais royal. Ronde de la garde, The guards doing their rounds on the Royal The guards doing thethe Royal

précieuses – bois de noyer, de cédrat et de rose – en une savante géométrie, incruste des fragments de nacre ou d'os de chameau pour composer des meubles uniques. «Ce que m'a enseigné cet art? La patience et la fidélité à ce que l'on tient pour vrai.»

L'avancée se prolonge jusqu'au seuil d'une porte anonyme. Bruissements de gonds. Elle s'ouvre lourde, lente. Dense aussi, comme la main posée sur la poitrine en guise de bienvenue. Alors seulement elle livre son secret. Aveugle et sourde au-dehors, la maison traditionnelle arabe s'ouvre sur le patio qui abrite un bassin d'eau clair. «C'est le cœur de la maison», explique l'architecte Hikmat Chatta. Reflet d'une culture, l'habitat privilégie la vie privée, ce qui est isolé du monde. «Ici, le mot beauté rime avec intériorité», poursuit Hikmat qui s'applique «à restaurer le passé sans l'offenser» et s'inquiète de voir la vieille ville se vider de ses habitants devant l'avancée des promoteurs, des restaurants et des boutiques touristiques...

À l'ouest, le regard s'épure le long de la haute façade bleuie de l'*iwān*, le salon d'été entièrement ouvert sur la cour par un grand arc brisé, orienté vers le nord. Sur le sol rehaussé, une longue banquette de brocards et de coussins damassés. Lieu d'accueil et d'oubli, où s'égrènent les heures les plus chaudes dans la fraîcheur retenue de la nuit continentale.

Face à l'*iwān*, au-delà du bassin, magistrale, la *qā'a*, la pièce commune principale. Un oranger amer fait le guet devant la façade mamelouk. Comme un livre ouvert, elle contient l'histoire des hommes. La fresque de marbre blanc et de basalte noir marie l'art asiatique oriental et l'art domestique arabe. Au centre de la façade, ciselée dans la pierre, l'étoile à six branches. Une étoile vieille de cinq mille ans avant Jésus-Christ, orientale avant de devenir celle de David. Plus qu'un palais, c'est une maison à vivre. Elle existe depuis longtemps.

«Le passé n'est pas un monument, mais tout un art de vivre au présent», résume Hanan Kassab-Hassan, directrice de l'Institut d'art dramatique national. Avec

elle, une nouvelle génération de musiciens virtuoses – Issam Rafea, chef de l'Orchestre national de Syrie; Kinan Idnawi, joueur de oud; Noma Omran, la voix du chant syriaque... – s'applique à rendre à la musique arabe traditionnelle ses lettres de noblesse. Invités à se produire en Europe, aux États-Unis ou au Moyen-Orient, ils ressuscitent un art qui façonna, dès le VIII^e siècle, l'identité méditerranéenne et arabe, de Damas à Istanbul jusqu'en Andalousie.

«Il ne faut pas se fier aux apparences. Notre attachement aux valeurs traditionnelles – la famille, le respect, le partage – ne sont pas des obstacles à la créativité et à la modernité. Au contraire. Ce sont des piliers qui nous embellissent et nous consolident. Connaître le passé, c'est se souvenir du futur», sourit Hanan, dans l'orgueil d'exister depuis des millénaires.

Félicité

Un instant, dans les accords de luth de Kinan ou dans le vol serré des tourterelles au-dessus de la mosquée, on a éprouvé cette complicité souterraine avec l'histoire, avec quelque chose qui rend aussi fort que fragile. Quelque chose d'élémentaire, blanc comme la pierre, aigu comme le carré bleu du ciel au-dessus de la cour. Un instant, on a entendu le bruit du temps. Non pas celui qui s'écoule depuis quelques secondes, ni même celui de nos propres années, mais ce temps qu'on dit ancien. On est entré dans cette attente, en marge, pour reprendre la conversation ininterrompue des vivants et des morts. Ici, on n'apprend pas une autre culture, on la vit jusque dans le croissant de la lune nouvelle, dans le vent d'ouest du nadir, dans la prière emportée par le soir – des voix graves qui s'élèvent et se répondent, des paroles votives qui épellent le monde et l'appellent.

Nous ne verrons pas les rives de l'Euphrate ni le royaume de Zénobie, dernière reine de Palmyre. Seulement, au musée de Damas, une petite sculpture en marbre, datée du II^e siècle : «Tête d'une Palmyrienne». Un visage de pierre et sa chevelure pétrifiée dans le vent

PLUNGE INTO THE HUMAN TIDE OF BOLO SHIBUYA, SAMPLE THE EFFERVESCENCE INTO